

# Pionnières du féminisme et du syndicalisme : Léa Roback et Madeleine Parent

Dossier thématique réalisé par la Cinémathèque québécoise, en collaboration avec le RéQEF, 2023.

Ces transcriptions sont tirées des chutes de tournage des films *Des lumières dans la grande noirceur* (1991) et *Madeleine Parent, tisserande de solidarité* (2002), réalisés par Sophie Bissonnette.

## DES RENCONTRES DÉTERMINANTES ET LE CHOIX DE L'ORGANISATION SYNDICALE (1937- 1942)

### La rencontre avec Léa Roback et l'organisation syndicale durant la Deuxième Guerre mondiale (1937 – 1942)

Madeleine Parent : C'est plus tard que j'ai eu des difficultés avec mes parents parce que je me suis intéressée aux syndicats. Et j'avais eu la chance de rencontrer Léa Roback alors que j'étais étudiante, elle avait quinze ans de plus que moi. C'était une femme très active dans les syndicats. Il y avait eu la grande grève des femmes dans le vêtement pour dames, l'Union internationale, où elle a joué un très grand rôle qu'elle-même n'avoue jamais comme ayant été tellement important. Mais que je sais était probablement le rôle clé qui a fait la différence.

Il y avait dans l'industrie du vêtement pour dames un bon nombre de travailleurs et travailleuses immigrants d'origine juive qui étaient partis de l'Europe ou dont les parents étaient partis de l'Europe pendant les pogroms. C'étaient des gens qui avaient le sens du social et de la justice sociale, mais ils avaient beaucoup de difficulté à atteindre les femmes canadiennes-françaises qui étaient beaucoup plus sous l'influence des curés. Et pour elles, on a essayé de leur faire croire que c'était pécher de se joindre à un syndicat neutre, qui n'était pas catholique. Alors, il y avait un grand travail à faire ici. Léa, par sa militance, sa compréhension des femmes francophones, son langage parfait, de ces femmes qui les écoutaient et qui a réussi au sein du syndicat des unions internationales, à les convaincre qu'elles devaient s'allier aux immigrantes et mener la bataille. Et dans la grève de 37, il y avait eu cette première grande victoire. Et alors moi j'ai rencontré Léa vers 38-39. Je me suis fait raconter par elle l'histoire de ses combats. Son implication qui continuait. Elle avait été nommée non seulement comme organisatrice, mais elle avait développé un département de formation, d'éducation pour adultes au sein du syndicat. Et c'était pour les femmes surtout ou uniquement. Elle a eu beaucoup de difficultés avec la direction américaine de ce syndicat qui n'entendait pas que les femmes s'éduquent et critiquent. Ça pouvait être dangereux pour la direction. Alors pauvre Léa, elle a eu énormément de problèmes avec eux et finalement elle n'y était plus à ce syndicat. Mais pour moi, le récit.

et sa compréhension des problèmes, m'a beaucoup attirée et à la réflexion, surtout avec la défaite de notre mouvement des étudiants, j'ai décidé que c'est ce que je voulais faire. Alors je m'en suis confiée à Léa parce que personne d'autre avait compris ou sympathisé. Et elle m'a dit : « Bien oui! Fais-le si tu veux ».

Alors c'était... c'est devenu une idée fixe et j'allais dans ce sens-là. C'était en 42 seulement. J'ai donné des cours avec l'association d'éducation pour adultes, Mais c'était pas énorme. Malgré que ça me donnait des contacts chez les travailleuses en dépit de la direction du syndicat international, toujours craintif. Mais en 1942, j'étais mariée. Mon mari venait d'entrer dans les forces armées et j'ai pu travailler comme secrétaire technique au Comité d'organisation des unions internationales pour les industries en temps de guerre. Nous étions en pleine guerre. Le Canada s'était transformé en arsenal des Alliés, surtout de la Grande-Bretagne. Il y avait du travail, les avionneries se sont développées comme des champignons, il y avait les chantiers maritimes [qui] grossissaient et faisaient un gros travail. Et il y avait dans les communications, la radio, toute une industrie qui se développait, aussi dans la machinerie, même les chars d'assaut. Il y avait aussi que dans les industries domestiques, il y avait plus de travail qu'il y en avait dans les années de la grande crise économique. Alors, tout ce monde était en demande. Ils avaient pas peur de se faire congédier parce que, ce rusé de C.D. Howe, qui a tout donné au patron, savait tout de même mobiliser les gens. Et il avait passé une loi selon laquelle on ne pouvait pas congédier des travailleurs en industrie, sauf raisons sérieuses. Avec ça, comme de raison, il a fait passer une loi sur les mesures de guerre, qui faisait que les grèves étaient illégales et les salaires étaient gelés.

Au temps où l'organisation syndicale s'est développée, le mouvement a à peu près doublé dans quelques années. Et ça devenait un temps où notre rapport de force était le meilleur. Et pourtant nos salaires étaient gelés et les grèves étaient illégales. Ça a été tout de même une période très intéressante. Les gens venaient, il y avait des contacts et justement, la même Léa Roback, à ce moment-là est allée travailler dans l'industrie de guerre, à RCA Victor à Saint-Henri. Et le comité qu'elle avait formé venait à nos bureaux d'organisation pour faire rapport, discuter de stratégie et pour voir à ce que nous préparions un tract pour le lendemain matin, pour distribution à 6h30 le matin!

Alors j'ai eu l'occasion d'être au sein de ce travail très intéressant. Dans quelques mois, on a consolidé l'organisation dans les industries de guerre, dans le Conseil des métiers de la métallurgie. Alors je suis allée au comité d'organisation régulier, ce qui voulait dire que nous pouvions faire de l'organisation et dans l'industrie de guerre si ça venait, mais surtout dans les industries domestiques. Et là, les travailleurs du tabac se sont syndiqués et c'est vraiment eux qui ont fait le travail. Ce ne sont pas des organisateurs de métier. Et le premier président du syndicat le plus gros, celui de Imperial Tobacco, était un Mohawk de Kahnawake, ce qui est très intéressant et fort peu connu. Et il avait un sixième sens pour protéger ses membres contre des chefs syndicaux bureaucrates qui pourraient les trahir. Et alors, j'ai pu travailler avec eux autres pas mal. Ça a été une expérience extrêmement intéressante. Au comité d'organisation syndicale, j'ai pu découvrir que deux des chefs du Comité volaient de l'argent des initiations. Et là, ça a été un peu difficile. Je me suis dit s'ils volent de l'argent de la poche des travailleurs, qu'est-ce qu'ils vont faire s'ils négocient pour ces gens-là plus tard. Alors, je me trouvais obligée de les dénoncer, ce qui a été fait. Il y a eu une période de tension assez, assez importante jusqu'à ce que la dénonciation soit faite que des comptables agréés viennent avec un shérif prennent les livres, constatent que c'était vrai et alors on a pu s'en débarrasser. Ce qui a fait que moi, fallait que je change de bureau local pour continuer le travail d'organisation. Ce qui fut fait.

## **Le travail des femmes en temps de guerre (1939-1945)**

Madeleine Parent : Il y a eu beaucoup de changements avec la guerre. Avant ça, il y avait énormément de chômage. Les femmes se trouvaient restreintes dans certains emplois, comme le disait Léa : le service domestique, l'enseignement qui était très mal payé dans ce temps-là – pas comme aujourd'hui – s'occuper des malades, des choses comme ça. Ou être religieuses et faire un de ces trois genres de travaux-là. Et il y avait beaucoup, beaucoup de chômeurs, d'hommes chômeurs, et le gouvernement semblait être capable de ne rien faire pour faire bouger l'économie. Or, on n'avait pas d'argent. On pouvait rien faire. C'était la grande misère alors que quand la guerre a éclaté, on a trouvé ce qu'il fallait pour bâtir des usines, pour moderniser celles qui existaient, pour les agrandir, pour entraîner la main-d'œuvre et comme le disait Léa, comme beaucoup des hommes se trouvaient dans les Forces armées, en temps de guerre on peut pas amener des immigrés pour faire le cheap labour. Alors la grande réserve de cheap labour c'était les femmes. On avait besoin d'elles partout : dans les avionneries, dans des usines comme celle où était Léa, dans d'autres secteurs de l'industrie lourde et aussi dans les industries domestiques.

Parce qu'au textile on avait besoin de produire beaucoup, dans l'alimentation aussi, dans le tabac. Alors tout roulait. Et l'économie allait de plein temps. Ça a été une nouvelle modernisation de l'économie au Québec et comme on avait besoin des femmes, elles ont travaillé, elles ont appris. Elles ont fait des travaux qu'elles n'avaient jamais faits avant et on en avait besoin. Elles étaient plus indépendantes et tout le monde était fier d'elles. Alors ça fait un grand changement. Et avec ça, est venu un renouveau de syndicalisation. Alors là, c'est pas seulement les hommes qui se syndiquaient, comme bien avant dans les chemins de fer, mais c'était les femmes aussi parce qu'elles étaient dans l'industrie.

Sophie Bissonnette : il y a quelque chose de paradoxal là-dedans, que ce soit des guerres qui fassent prospérer l'économie et qui amènent que les femmes puissent acquérir l'autonomie et que les syndicats se construisent.

MP : Oui, c'est malheureux. Aujourd'hui, ça se passerait pas de la même manière parce que dans ce temps-là, ça prenait beaucoup de main d'œuvre. Vous n'aviez pas la technologie qui existe aujourd'hui, vous n'aviez pas les robots, mais à part ça il faut se rappeler que le Canada lui-même n'était pas en danger, alors le Canada sous Mackenzie King et C.D. Howe s'est fait l'arsenal de guerre des Alliés. Et pour les grands hommes d'affaires au Canada, ça a été très profitable parce qu'on leur donnait ce qu'il fallait pour moderniser, pour bâtir des usines, pour rien. Mais quand la guerre est finie, tous ces grands propriétaires d'usine s'en trouvaient enrichis d'autant. Et ils ont continué à s'approprier ces usines que les contribuables avaient payées pour construire ou moderniser ou équiper.

SB : Une des choses qui me frappaient quand je regardais les statistiques sur le travail des femmes dans les usines de munitions, c'est qu'au Québec, il y a très peu de femmes mariées qui ont travaillées durant la guerre dans les usines de munitions. Est-ce qu'il y avait de l'opposition au fait que les femmes mariées travaillent?

MP : Pour moi-même, j'en n'ai pas été tellement consciente, mais je dois dire qu'il y avait beaucoup de femmes dans le tabac, dans le textile, dans l'alimentation, dans les industries permanentes où les salaires étaient bas. Et quand ces femmes enfantaient, elles quittaient leur travail et n'avaient aucun droit d'ancienneté. Alors il fallait qu'elles retournent quémander et faire des ententes avec des contremaîtres pour recouvrer leur emploi. Alors ces industries-là, travaillaient à plein temps à ce moment-là. Il y avait du travail pour elles. Et

vu leur insécurité au point de vue d'ancienneté, il est possible qu'il y ait eu une certaine entente secrète entre les patrons pour que les patrons dans les usines de guerre prennent les jeunes, ou les femmes qui n'étaient pas mariées, et les autres étaient déjà dans le tabac, le coton, l'alimentation. Et elles savaient qu'il fallait qu'elles quittent encore si elles enfantaient et qu'elles retournaient et beaucoup de femmes dans le coton par exemple, n'osaient pas aller travailler dans une industrie de guerre parce qu'elles avaient peur que le patron au textile leur en veuille quand elles retourneraient. Alors c'est peut-être plutôt comme ça. Il y avait aussi que le patronat dans les industries de guerre, particulièrement dans les munitions, menait ça un peu comme des religieuses très dures mèneraient dans un couvent. Elles étaient presque enrégimentées jusqu'à ce que le syndicat vienne casser les choses un peu. Et pour les enrégimenter, je pense qu'on préfèrait avoir des jeunes femmes et les former tout de suite. Mais il y avait aussi des veuves. Il y avait des femmes séparées, en tout cas des femmes seules qui travaillaient dans les usines de guerre aussi.

### **La rencontre avec Kent Rowley et l'organisation syndicale du Textile Coton à Valleyfield (1942-1943)**

Madeleine Parent : Et je me trouvais à être au comité sans droit de vote, mais avec le droit de parole ! Et là, il était arrivé que des gens qui avaient été dans les camps d'internement de guerre pour s'être attaqués à la conscription au Québec se trouvaient libérés. Et il y en avait un justement, que je connaissais pas, mais que j'ai connu à ce moment-là sur recommandation d'un chef ouvrier, C'était Kent Rowley, qui s'était enrôlé dans... comme volontaire dans l'armée au début de la guerre, qui a été remercié au dernier triage. Quand son régiment partait pour outremer, il y a plusieurs qui ont été laissés parce que... questions de santé, quelques questions que ce soit, dans lui.

Plus tard, Mackenzie King a annoncé l'enregistrement national et Kent, qui était retourné à son travail, qui était délégué au Conseil des métiers et du Travail des Unions internationales à Montréal s'est levé en plein conseil pour dénoncer Mackenzie King et le ministre Lapointe, pour avoir renier leurs promesses aux Canadiens français. Eh bien il n'a pas dormi chez lui beaucoup de nuits avant que la gendarmerie vienne le chercher et l'amène à Petawawa au camp des prisonniers de guerre où il a passé presque deux ans et demi. Et c'est à sa sortie qu'il est allé d'abord s'offrir encore pour le service militaire, a été refusé et est venu au comité syndical d'organisation pour offrir ses services comme organisateur.

Les représentants le connaissaient, les uns pour me craindre et d'autres pour dire que c'était un militant, un organisateur excellent. Alors on lui a offert d'organiser dans les industries de guerre. Mais non, il voulait organiser chez les travailleurs au textile coton qui avaient une longue histoire de tentatives d'organisations syndicales, qui remontait avec les filles jusqu'aux 1880 et qui n'avaient jamais été vraiment réussis. Alors c'est là qu'il voulait faire de l'organisation. Il y a eu un débat assez prononcé des chefs syndicaux, tous des hommes évidemment. Ont dit : « Ah, au coton, c'est rien que des femmes et des enfants. On peut rien faire avec ça ! ». Alors il y avait un des officiers du syndicat, celui des plombiers, et moi, on est entrés dans le débat aux côtés de Kent. Et finalement ça a pris, je pense, au moins deux réunions, sinon trois, ils lui ont offert d'organiser ce qui est maintenant Expro à Valleyfield, qui était une usine de guerre. Et lui a demandé....

Kent a donc accepté d'aller faire le travail d'organisation Expro à la condition qu'il puisse choisir ses activités durant ses heures de liberté. Ce qu'on lui a donné tout de suite, ne comprenant pas exactement ce qu'il voulait en faire. Quant à Expro, il y avait deux

travailleurs à l'usine qui ont été excellents dans l'organisation, de sorte que le rôle de Kent n'était pas tellement de faire du porte-à-porte pour recruter des gens, mais plutôt comme coordonnateur et conseiller syndical pour les questions légales, les questions de procédure et tout ça. Alors il avait du temps en soirée et avec son temps de liberté, il est allé faire des contacts chez les travailleurs du coton. Et là, après avoir questionné d'un bord et de l'autre et se servant de ses contacts à l'usine de munitions, on lui a recommandé des gens à voir dans le moulin de coton qui était le plus grand pays. Ça s'appelait la Montreal Cottons, mais ça faisait partie de la Dominion Textile. Et il a eu la chance d'aller voir Trefflé Leduc, qui avait été vice-président quand les syndicats catholiques ont fait la grève en 37.

Il faut se rappeler qu'en 37, c'était Alexandre [sic] Charpentier qui était le président des syndicats catholiques. Ce n'était pas du tout ce qu'ils ont eu après, avec Gérard Picard, Jean Marchand et d'autres qui ont suivi. Et en 37, Maurice Duplessis, le cardinal Villeneuve et Alexandre Charpentier avaient insisté auprès des travailleurs pour qu'ils retournent travailler au bout d'un mois sans convention collective. Trefflé Leduc, comme vice-président, avait prévenu les gens qu'il ne faut pas accepter ça. Il faut continuer la grève à tout prix. Et il a perdu, comme de raison, parce que les gens ont suivi monseigneur et Trefflé a été banni de l'usine. Il a perdu son emploi à cause de ça. Il a été repris durant la guerre encore parce que C.D. Howe ne voyait pas d'un bon œil des compagnies qui rejetaient des mécaniciens experts dans une industrie. Il a repris son emploi et quand Kent l'a rencontré, ils ont discuté, il a dit qu'il irait le voir au local du syndicat. Il est allé, il a fait le tour, il a tout examiné et il a dit : « Bon, donnez-moi une carte, je vais signer, je vais payer ». Et Kent l'a recruté, comme de raison, puis il a dit « Monsieur Leduc, pourquoi est-ce que vous avez fait le tour comme ça ? ». C'était parce qu'il voulait être bien certain que c'était pas les prêtres qui étaient à la direction. Et de toute sa vie et de toute la vie suivante de notre syndicat, sauf un an quand il est devenu veuf et il a dû se réorganiser, il a été chef incontournable, d'une grande sagesse et d'un militantisme qui était au-delà de son âge parce qu'il était déjà un homme vieillissant. Mais ça n'affectait pas ni son jugement, ni son militantisme. Il a été magnifique.

Alors avec ça, ils se sont organisés et tout ça se faisait secrètement. Il n'y avait pas de geste public parce qu'il fallait d'abord recruter une base avant de se lancer ouvertement. Et quand ils calculaient avoir une base suffisante, ils ont annoncé deux assemblées. Il y avait deux équipes, une de jour, une de nuit. Et Trefflé Leduc et Kent ont décidé qu'il fallait une femme aussi pour aller parler aux travailleurs et aux travailleuses et l'annoncer publiquement, en annonçant l'assemblée pour que les femmes comprennent qu'elles étaient les bienvenues et qu'elles n'aient pas peur de venir. Alors là, Kent m'a demandé d'aller de la part du comité d'organisation, ce que j'ai fait. C'était pas des assemblées de masses, mais c'était de bonnes assemblées, peut-être 35, 40, 45 personnes. Et un facteur intéressant, les hommes entraient un à la fois, et pour ceux qui venaient après le travail c'était plus nombreux, mais il y avait une certaine indépendance. Les femmes entraient par groupes, c'est-à-dire qu'elles n'entraient pas dans une salle syndicale une à la fois. Il fallait un certain courage vu les traditions et les pratiques et vu la position de l'Église sur les syndicats neutres. Alors elles venaient en groupe. Et ce qui était intéressant, c'est quand il y avait des questions posées, moi je trouvais que les questions des femmes étaient plus réfléchies parce qu'elles se consultaient avant qu'une porte-parole pose une question. Alors qu'un homme qui avait une question la demandait tout simplement. Et ça a été très intéressant. Je suis allée vers elles après la réunion et une qui avait été porte-parole avant de partir avec son groupe a dit : « Bon, bien, maintenant quand on aura gagné, on aura l'ancienneté. Et puis les favorites des boss auront pas toutes les meilleures jobs. Il faudra qu'ils respectent nos droits ». Alors j'ai trouvé ça très intéressant, c'était pas dans mon programme de revendications! Mais c'était... ça venait de la vie qu'elles vivaient. En tout cas, le travail s'est organisé. La

compagnie était impossible quand elle a reçu l'avis du gouvernement que la majorité des travailleurs avait signé une adhésion syndicale et payé l'initiation et que le gouvernement demandait à la compagnie de présenter ses listes de paye pour vérifier. Ils ont refusé de coopérer sur toute la ligne, tout le temps, et en même temps, il y a eu des attaques terribles contre nous. Alors, à ce moment-là, étant donné que nous avions la majorité, Kent a pensé, « il va falloir attaquer sur un autre front aussi. Organiser d'autres travailleurs de la même compagnie ».

### **Les répercussions de l'échec de la grève de 1937 dans le textile**

Madeleine Parent : Mais au coton, ça a été beaucoup plus dur parce qu'en 37, il y avait eu une grève, qui avait été perdue, et un certain nombre de gens avaient été sur la liste où on ne les reprenait pas et on craignait encore, même en pleine guerre, quand tout le monde avait de l'emploi, on craignait encore la vengeance de cette compagnie. Alors il a fallu faire beaucoup de visites à domicile. Mais il y avait par ailleurs une certaine compensation. Beaucoup des familles de travailleurs et de travailleuses à la Merchants à Saint-Henri habitaient surtout au sud de Notre-Dame, entre Notre-Dame et le Canal Lachine. Et comme j'avais pas d'auto, comme beaucoup de... comme Léa et comme beaucoup d'autres qui ont fait le travail à ce temps-là, on allait frapper aux portes, les unes après les autres, après avoir pris certaines indications, des coordonnées de compagnons et compagnes de travail. Et là, il y avait deux grandes questions. C'était la peur de cette compagnie extrêmement importante, qui influençait les gouvernements, et qui avait congédié des militants avant et qui avait toujours réussi depuis les années 1880 à empêcher les travailleurs et les travailleuses de se syndiquer. Et il y avait aussi cette peur que... bien... « On va peut-être se faire vendre. À quoi bon faire tous ces efforts quand la compagnie pourra acheter les gens avec qui on se trouve organisés... ». C'était les deux grandes questions. Il y avait eu un premier petit obstacle, c'est que les hommes, les mécaniciens, quand le syndicat est arrivé, jugeaient que c'était à eux de se syndiquer et de faire un syndicat. Ils n'étaient pas très sûrs qu'ils voulaient les femmes dans le syndicat.

Alors il a fallu leur faire comprendre que c'était une grande usine. Il n'est pas question d'organiser un syndicat d'hommes de métier, mais qu'il fallait que ce soit tout le monde. Et après qu'on leur avait expliqué ça et au moins qu'ils se posaient des questions surtout quelques-uns des meilleurs comprenaient. Et ils aident à convaincre les autres. L'autre question c'était : « Bon bien, quelles sont les femmes qu'on peut voir... ». « Ah non, on nous disait, ça parle trop, ça répète tout ce qu'elles apprennent, puis c'est comme les enfants, les femmes et les enfants, on ne peut pas compter là-dessus ». Alors là, en revenant sur la grève de 37 – qui après tout n'était pas si loin dans leur mémoire – et qu'est-ce qui s'est passé quand la compagnie a voulu casser les lignes de piquetage? Est-ce qu'il y a des *scabs* qui sont entrés? « Oui, mais ils ont eu de la misère ». « Oui, ils ont eu de la misère? Comment est-ce que ça s'est passé? ». Alors finalement, on nous l'a dit qu'il y avait des femmes qui s'étaient battues sur les lignes de piquetage, qui avaient été d'excellentes grévistes et qu'elles ont tenu la grève pendant une bonne partie du temps. Alors on a demandé à savoir qui étaient ces femmes. Est-ce qu'elles étaient encore là? Et peut-être que quelques hommes se sont rendu compte de ce qui se passait (rire). En tout cas, on nous a donné des noms et en allant voir ces femmes, on a commencé à les visiter. Et quand elles ont compris que les hommes les avaient recommandées, elles se sont trouvées encouragées. Mais tout le temps de l'organisation, il fallait que ça se fasse avec une grande coopération-participation, parce qu'on avait seulement confiance quand on y était, qu'on savait tout ce qui se passait et qu'on participait, qu'on prenait les décisions ensemble.